



LE PACTE présente

MELVIL POUPAUD
SEHER NEBIEVA

TÊTE BAISSÉE

UN FILM DE
KAMEN KALEV

Le Pacte

LE PACTE PRÉSENTE

TÊTE BAISSÉE

UN FILM DE
KAMEN KALEV

AVEC
**MELVIL POUPAUD
SEHER NEBIEVA**

104 min - Bulgarie/France - 2015 - Scope - 5.1

SORTIE LE 14 OCTOBRE

DISTRIBUTION

Le Pacte
5, rue Darcet - 75017 Paris
Tél. : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Agnès Chabot
25, rue des Mathurins
75008 Paris
Tél.: 01 44 41 13 48
agnes.chabot@free.fr

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

SYNOPSIS

Accusé de trafic de fausse monnaie entre la France et la Bulgarie, Samy, un repris de justice, accepte le marché de la police française : infiltrer la mafia bulgare du proxénétisme ! Une mission à très haut risque qui place sur sa route Elka, une jeune prostituée bulgare...

ENTRETIEN AVEC KAMEN KALEV

Quel est le point de départ du film ?

Je me suis inspiré d'une histoire vraie. Un ami, prêtre dans un petit village, m'a raconté qu'un étranger s'était abrité dans un bidonville de Tziganes. Il essayait de fuir la mafia et souhaitait rencontrer quelqu'un à Sofia. Il voulait dénoncer tout le réseau pour obtenir une protection en tant que témoin, et aussi pour récupérer sa petite amie, une mineure prostituée envoyée en Autriche. Mais ça ne s'est finalement pas passé comme il le souhaitait, car il s'est rendu compte qu'elle était partie de sa propre volonté, et ils sont donc restés séparés. Cette séparation avait déclenché chez cet homme l'envie de parler, de raconter cet univers cruel pour ces jeunes gens isolés dans des régions très pauvres. Je l'ai rencontré, il m'a raconté son histoire en détail. Il a été le modèle pour Samy. On s'est vus plusieurs fois, il m'a emmené sur les lieux, j'ai rencontré plein de gens du réseau. Par exemple, avec le coscénariste Emmanuel Courcol, nous avons rencontré la maquerelle qui a inspiré Snezana dans le film. Nous nous étions présentés comme des clients qui voulaient acheter une fille. Elle vendait sa sœur à vie au prix de 1000 euros...

Pendant un an, il y a donc eu une longue période de documentation sur le sujet, j'ai écrit les premières pages et commencé à structurer l'histoire.

Pour la première fois, vous avez travaillé avec un coscénariste, Emmanuel Courcol, connu pour son travail avec Philippe Lioret. Quel a été son apport ?

On s'est rencontrés sur un festival où j'avais découvert WELCOME. J'avais trouvé son travail de documentation très intéressant. On l'a contacté pour ce projet et il a bien aimé l'idée de départ. Il est venu en Bulgarie, où nous avons travaillé une dizaine de jours sur la structure du film. Par la suite, on a fonctionné autrement, j'écrivais les différentes versions du scénario et lui me donnait ses commentaires.

Le film mêle plusieurs registres : on est à la fois du côté du thriller, du portrait social et de l'histoire d'amour...

Oui, c'est ce que j'aime dans le cinéma : la surprise, l'inattendu, suivre une voie qui n'est pas forcément évidente. J'aime mêler des éléments qui peuvent paraître hétéroclites mais qui finalement prennent un sens et se combinent pour nous conduire vers un autre niveau de réflexion. La relation qui unit Samy à Elka est elle-même complexe, mouvante. Il lui parle tantôt comme un père, tantôt comme un flic, tantôt comme un amant...

Pour moi, cette relation, c'est le cœur de l'histoire, c'est ce qui doit transmettre toute l'énergie du film. Le côté thriller est davantage une structure qui nous permet de faire avancer le récit. Je ne voulais pas que ce soit une histoire amoureuse classique qui aboutit à une relation de couple ordinaire. Ça m'intéressait d'explorer toutes ces questions : pourquoi est-on parfois si distant avec l'autre ? Comment arriver à se comprendre ? Que fait-on des valeurs de chacun ? La dimension sensuelle est présente elle aussi. Dans l'écriture, le défi était de faire exister cette relation, sans que le spectateur soit déçu que l'histoire d'amour ne soit pas consommée. À cet égard, la scène de strip-tease était importante : elle permet d'expliquer leurs différences, pourquoi ça ne peut pas aller plus loin. Le fait que Samy soit un étranger apportait la richesse du point de vue extérieur. On pouvait ainsi découvrir ce monde avec un regard parfois plus objectif. Un monde dans lequel les valeurs humaines semblent totalement inversées – où les filles ont souvent été vendues par leur propre mère et où se prostituer passe pour être le gage d'une belle vie.

Les personnages parlent français, anglais, bulgare, tzigane... Et en fonction de la langue, la relation entre les personnages n'est pas toujours la même.

C'est un élément qui est présent dans tous mes films. À chaque fois, je me dis « *C'est trop compliqué, plus jamais !* » et finalement c'est encore là... Parce que dans les Balkans, beaucoup d'ethnies se croisent et parce que les histoires d'identité m'ont toujours intéressé. Or l'identité passe toujours par la langue ; on installe tout de suite un certain rapport si on parle ou non la même langue. En même temps, il est possible de dépasser cette

barrière, d'atteindre un autre niveau, d'oublier ces questions d'identité. Cela se produit dans des moments silencieux, quand on est au-delà de la parole. Comme dans EASTERN PLAYS et THE ISLAND, le héros de TÊTE BAISSÉE accomplit un voyage, réel ou intérieur, qui vient bouleverser ses certitudes de départ...

L'idée de la transformation chez les individus m'a toujours intéressé. Peut-on vraiment changer ? Est-ce de l'ordre de l'idéal, de la croyance, ou est-il possible de prendre un chemin différent, de se défaire de ses angoisses ?

Samy, ce Français plongé dans un milieu qui lui est étranger, est incarné par Melvil Poupaud, un acteur qui a beaucoup voyagé, avec des gens aussi différents que Raoul Ruiz, les Wachowski ou Xavier Dolan. Comment l'avez-vous choisi ?

Au départ, c'est une idée du producteur, Jean Labadie. Dans un premier temps, je me suis dit que c'était un acteur très intéressant, mais qu'il ne correspondait pas à l'image que je m'étais faite du personnage : j'envisageais un Samy très viril, avec un profil plus traditionnel pour ce genre de film. Mais j'ai voulu voir plusieurs de ses films et à chaque fois, dans des univers très éloignés les uns des autres, il était extrêmement convaincant. Il est venu à Sofia ; je l'ai emmené dans un club de musique Tchalga, car je voulais savoir comment il allait se comporter dans ce milieu quand même assez particulier. Il a été tout de suite très à l'aise, il y avait comme une évidence. Et ça m'a finalement inspiré de choisir quelqu'un qui n'a pas le profil classique du gangster ; un homme fragile, avec une intériorité, une finesse. Ce contraste avec le monde viril, cruel, lourd, des réseaux de prostitution, est très riche. Ce comédien extrêmement intelligent et sensible m'a aidé à faire d'un salaud un personnage touchant et surprenant. Melvil s'est beaucoup investi dans le projet, il a passé beaucoup de temps avec moi dans la préparation. Il était à mes côtés au moment de choisir l'actrice. Après un an de casting sauvage, il restait quatre ou cinq candidates ; on a donc fait des essais très approfondis avec lui et chacune d'entre elles, ce qui nous a permis de faire notre choix. Melvil, qui est presque dans chaque plan, s'est montré très courageux sur ce tournage difficile, long,

dans un milieu austère, où les gens ne parlaient pas français, ni même anglais parfois.

Dans votre travail de préparation avec lui, avez-vous évoqué certains films, certaines références ?

Oui, même si ces références n'étaient pas forcément directement liées à cette histoire, à ce personnage. Si je lui ai demandé de voir certains films, c'était surtout pour qu'il comprenne mieux l'univers dans lequel j'avais envie d'être. Je lui ai parlé entre autres de LA VIE NOUVELLE de Philippe Grandrieux, CONTE DE LA FOLIE ORDINAIRE de Marco Ferreri, FISH TANK d'Andrea Arnold ou encore CÉSAR DOIT MOURIR des frères Taviani.

Seher Nebieva, qui incarne Elka, n'avait encore jamais joué au cinéma. Pouvez-vous nous parler de ce long processus de casting ?

La période du casting sauvage a été très importante pour moi. La directrice de casting en Bulgarie, Yoana Ilieva, était très investie. Il faut dire que Waterfront est une petite société de production où on travaille comme une famille. Nous avons beaucoup voyagé dans le pays ; on a vu plus de mille filles pour le rôle ! On a fait énormément d'entretiens et d'essais. Il est toujours difficile d'expliquer pourquoi on choisit une actrice. Il y a le côté physique, mais qui ne se résume pas aux traits : c'est aussi la voix, l'énergie, comment les émotions sont transmises. Quand on travaille avec des non-professionnels (ce qui est le cas avec 90% des acteurs du film), on choisit aussi des gens en tenant compte de leur propre vie et de leur énergie par rapport au personnage. Seher a une vie qui n'est pas très éloignée de celle d'Elka ; elle connaissait ce milieu, elle avait vécu des choses difficiles dans son passé et elle comprenait très facilement le scénario et le personnage. Et ça collait parfaitement avec Melvil ! Après, même si les essais sont bons, un tournage de deux mois, c'est autre chose, c'est comme une épreuve ; on doit chaque jour sortir des choses de soi, se mettre à nu émotionnellement, aller au fond de soi dix heures par jour. Or, sur le tournage, Seher avait ce caractère solide qui indiquait qu'on ne s'était pas trompés... C'est quelqu'un

de très intelligent, qui est toujours très juste, avec aussi une capacité énorme d'improvisation. Elle était assez hallucinante sur le tournage.

Et concernant les autres comédiens non-professionnels ?

On a cherché un peu partout dans le pays. À chaque fois, c'était des moments très différents, des histoires particulières. Celle qui joue Snezana, par exemple, est caissière dans un supermarché. L'homme qui incarne Uhoto, le méchant, on l'a rencontré dans un mariage tzigane. On a fait beaucoup de mariages ! Ce sont des moments de grand rassemblement, très favorables pour des castings sauvages.

On sait peu de choses sur le passé de Samy. Est-ce un sujet que vous avez abordé avec Melvil Poupaud et votre coscénariste ?

On s'est posé la question de savoir s'il fallait développer la biographie du personnage. À un moment, on avait envisagé une voie qui nous donnait des détails sur sa vie en France, où il était question d'un ami boxeur. Mais ça nous a semblé un artifice scénaristique, qui nous emmenait trop vers le film de genre, et moins vers ce qui m'intéressait vraiment. Finalement, nous avons pensé que c'était suffisant de savoir dans quel milieu avait évolué le personnage, et de voir qu'il était à présent en pleine interrogation : jusqu'où aller sans se compromettre ?

Vous faites de nombreux gros plans sur le visage de Samy, mais aussi sur celui des jeunes filles ; je pense notamment à cette scène dans le mini-van...

C'est une scène-clé. J'avais cette image en tête depuis longtemps en écrivant le scénario. Là encore, j'ai beaucoup de reconnaissance pour la directrice de casting qui a trouvé ces filles. Elles représentent des types très variés et nous avons une riche panoplie de visages : il y a l'innocente, celle qui est plus ouverte, celle qui ne sait pas où elle va, celle qui est à l'aise, celle qui est inquiète... On est face à des filles qui ne sont jamais conscientes de ce qui se passe, ou alors qui sont consentantes parce que cela correspond aux valeurs véhiculées par leurs parents, leurs voisins, leur environnement. Et vis-à-vis de Samy, ce personnage qui était toujours

un peu débordé, il était important de créer à la fin du voyage comme une « inondation », autrement dit une accumulation de personnages, de petits événements, qui créent un contexte difficile pour lui.

Quelles indications avez-vous données à votre chef-opérateur Julian Atanassov, avec qui vous travaillez depuis vos débuts ?

On commence à se comprendre assez rapidement, on sait vite ce qu'on ne veut pas. Cette fois, l'idée était de développer un seul point de vue, celui du personnage principal. Dans le film, à quelques exceptions près, on reste sur Samy. Il fallait que ça devienne de plus en plus frénétique, étroit. C'est ce qui nous a guidés dans le choix des focales, du cadre et de la lumière. Nous ne voulions pas d'objectifs anamorphiques, qui donnent un arrière-plan un peu plus féérique et joli. On voulait garder cette vision crue, réaliste. Julian était très présent lors de la mise en place des scènes. On savait qu'on ne pouvait pas trop miser sur une longue préparation de découpage, notamment quand il y avait des scènes avec plusieurs non-professionnels. Il fallait être léger, souple. Il y avait deux caméras presque en permanence. Ça a été un choix très déterminant, je savais depuis le film précédent que ça m'aidait beaucoup, même si c'est plus compliqué techniquement.

Dans la musique du film, on retrouve la diversité et le contraste dont vous parliez tout à l'heure...

C'est vrai que le contraste, c'est ce qui permet de donner de la crédibilité. On n'est jamais uniquement dans le noir et le blanc, il y a du gris, des surprises. Et j'aime cela à tous les niveaux : que ce soit le comportement des personnages, le choix des comédiens ou bien la musique, qui est un élément très important pour moi, à la fois puissant et délicat à manier. On peut facilement tomber dans quelque chose de ridicule, ou simpliste et artificiel. Dans le film, il y a à la fois une musique composée par Raf Keunen, un compositeur belge, et aussi des nappes organiques, entre la musique de film et l'ambiance sonore, qui m'ont été proposées par un compositeur bulgare.

Le titre, TÊTE BAISSÉE, peut s'appliquer à la fois à Samy et aux jeunes filles ?

Oui. Dans l'expression « tête baissée », il n'y a pas seulement l'idée de foncer comme un taureau, mais aussi l'idée du regard baissé - donc cela renvoie à l'humilité, à la dignité, au fait de faire quelque chose de compromettant. Ce double sens est encore plus présent dans l'expression bulgare qu'en français.

Revendiquez-vous une dimension documentaire dans votre approche de la fiction ?

Mon premier film, EASTERN PLAYS, était assez proche du documentaire. Il y avait beaucoup d'acteurs non-professionnels ; l'acteur principal était lui-même la source de l'histoire, il jouait plus ou moins son propre rôle, on tournait dans son appartement. J'aime beaucoup ce côté très vivant qu'on obtient quand on s'inspire du réel et qu'on le transforme en fiction. Quand c'est réussi, c'est exceptionnel. Mais je suis aussi intéressé par des choses beaucoup plus construites, jouées. Dans le cas de TÊTE BAISSÉE, on a tourné dans les lieux de l'histoire, avec des acteurs non-professionnels capables de retrouver les émotions des vraies personnes. On s'est efforcés d'être convaincants du point de vue du réalisme à travers la musique, les habits. J'ai l'impression que dans le cinéma européen, et plus encore dans celui des Balkans (turc, roumain, bulgare), on est plus forts dans cette façon de raconter les histoires, qui consiste à partir de la réalité pour ensuite casser le réalisme et atteindre une dimension poétique.

Une réalité dont témoigne le film, c'est le sort réservé aux Tziganes. Quel est leur statut en Bulgarie ?

Les Tziganes représentent une minorité de la population très importante. Le problème, c'est que les Bulgares ne voient pas cette minorité comme faisant partie d'un ensemble. Pour employer une métaphore, même si ma main me fait très mal, il est impossible de la couper, car elle fait partie de mon corps, je dois donc la soigner. Les Bulgares n'arrivent pas à voir que la seule voie, c'est de soigner, de s'occuper vraiment des gens.

C'est une question laissée à l'abandon, parce qu'il y a d'autres problèmes et qu'on n'a pas envie de faire quoi que ce soit. Mais en ne faisant rien, on accroît la gravité de la situation. Les Tziganes sont de plus en plus isolés, mal éduqués, pas scolarisés, donc les problèmes s'accumulent rapidement. C'est un sujet compliqué, qui demande une prise de conscience générale pour trouver une solution, ou au moins prendre le bon chemin.

Avec TÊTE BAISSÉE, comme hier avec EASTERN PLAYS, vous dépeignez une société bulgare assez chaotique, et qui laisse peu d'espoir à sa jeunesse...

Il me semble que c'est dans l'air du temps dans le monde entier, mais peut-être plus encore en Bulgarie, qui est depuis longtemps dans une forme de crise d'identité. L'Histoire de la Bulgarie est particulière, marquée par une absence de démocratie pendant une très longue période : on a connu le totalitarisme pendant quarante-cinq ans ! Auparavant il y eu les guerres mondiales, et avant cela cinq siècles de domination ottomane. C'est donc un pays très ancien, dont la création remonte au VI^e siècle, mais qui a connu très peu de périodes démocratiques. La Bulgarie a toujours été située au croisement des intérêts de grandes puissances aux ambitions différentes. Le peuple bulgare est-il plutôt oriental, européen, russe ? Toutes ces grandes influences, avec à chaque fois des valeurs différentes, sont présentes chez les uns ou les autres et il est assez complexe de choisir une voie sans causer de dégâts. Il n'y a pas encore de véritable identité qui rassemblerait tout le monde. C'est d'autant plus complexe dans un pays qui n'est pas riche et qui commence tout juste à éprouver une sensation de liberté. Comme on dit, la vraie démocratie n'est possible que dans les pays riches. TÊTE BAISSÉE ne doit pas être pris comme le miroir qui reflèterait la totalité de la société bulgare. Il n'empêche que c'est toute la société qui est concernée par ce que montre le film : la corruption à tous les niveaux, le manque de valeurs de base, des régions d'une grande pauvreté, des groupes ethniques laissés à l'abandon...

KAMEN KALEV

BIOGRAPHIE

Né à Burgas (Bulgarie) en 1975, il réalise de nombreux court-métrages, clips et films publicitaires. Après avoir commencé ses études dans son pays d'origine, il rejoint Paris pour sortir diplômé de la FEMIS en 2002 (Dpt Image). Ses premiers court-métrages sont primés à Berlin, Clermont-Ferrand, New-York, Locarno, Stockholm. Il sera ensuite très remarqué lors de sa sélection à Cannes 2005 pour le court-métrage GET THE RABBIT BACK et RABBIT TROUBLES en 2007. En 2011, à l'instar de son premier long-métrage (EASTERN PLAYS, 2009), THE ISLAND est sélectionné à la Quinzaine des Réalisateurs de Cannes.

FILMOGRAPHIE

- 2015** TÊTE BAISSÉE
Réalisateur
- 2013** LES PONTS DE SARAJEVO
Réalisateur
- 2011** THE ISLAND
Scénariste, réalisateur
- 2009** EASTERN PLAYS
Producteur, scénariste, réalisateur

MELVIL POUPAUD

BIOGRAPHIE

Melvil Poupaud entame sa carrière en 1983, à l'âge de dix ans, dans LA VILLE DES PIRATES de Raoul Ruiz. Cette première performance inaugure une loyale collaboration avec le cinéaste portugais, qu'il retrouve à neuf reprises. En 1989, il est Thomas dans LA FILLE DE 15 ANS de Jacques Doillon, pour lequel il est nommé Meilleur Espoir aux César. En 1992, il est vraiment révélé au grand public par L'AMANT de Jean-Jacques Annaud. En 1993, il joue dans LES GENS NORMAUX N'ONT RIEN D'EXTRAORDINAIRE de Laurence Ferreira Barbosa, et obtient sa seconde nomination aux César en tant que Meilleur Espoir. En 1996, il décroche le rôle principal du CONTE D'ÉTÉ d'Éric Rohmer. Il travaille ensuite avec Graham Guit dans LE CIEL EST À NOUS (1997) et LES KIDNAPPEURS (1998), Benoît Jacquot dans MARIANNE (1997) et François Ozon, pour qui il campe un photographe narcissique cancéreux dans LE TEMPS QUI RESTE en 2005, et qu'il retrouve en 2010 dans LE REFUGE. En 2003, il tourne dans DIVORCE de James Ivory, avec Kate Hudson et Naomi Watts. En 2006, il réalise MELVIL2, dans lequel il se met en scène, et joue en 2008 dans UN CONTE DE NOËL d'Arnaud Desplechin, SPEED RACER des frères Wachowski, LE CRIME EST NOTRE AFFAIRE de Pascal Thomas et THE BROKEN de Sean Ellis. En 2009 Melvil Poupaud tourne dans la comédie populaire LUCKY LUKE de James Huth, où il interprète Jesse James. En 2010, il tient, dans L'AUTRE MONDE de Gilles Marchand, le rôle du frère sadique de Louise Bourgoïn.

Melvil Poupaud et son frère Yarol Poupaud, guitariste du groupe français Fédération Française du Funk (FFF) sont à l'origine du groupe Fusion Mud, dont deux albums ont vu le jour. En 2002, Melvil Poupaud sort un album solo intitulé « Un simple appareil ». En 2011, un nouveau groupe, toujours avec son frère, voit le jour : Black minou.

FILMOGRAPHIE

- 2015** FOU D'AMOUR de Philippe RAMOS
TÊTE BAISSÉE
- 2013** FIDÉLIO, L'ODYSSÉE D'ALICE de Lucie BORLETEAU
- 2012** LAURENCE ANYWAYS de Xavier DOLAN
LES LIGNES DE WELLINGTON de Valeria SARMIENTO
- 2010** MYSTÈRES DE LISBONNE - ÉPISODE 1 de Raoul RUIZ
L'AUTRE MONDE de Gilles MARCHAND
LES FAUX MONNAYEURS de Benoît JACQUOT
- 2009** LE REFUGE de François OZON
- 2008** THE BROKEN de Sean ELLIS
UN CONTE DE NOËL d'Arnaud DESPLECHIN
- 2002** EROS THÉRAPIE de Danièle DUPROUX
- 1996** CONTE D'ÉTÉ d'Éric ROHMER

LISTE ARTISTIQUE

Samy **Melvil POUPAUD**
Elka **Seher NEBIEVA**
Snejana **Lidia KOLEVA**
Ufoto **Sunai SIULEIMAN**
Yanne **Aylin YAY**

LISTE TECHNIQUE

Scénario **Kamen KALEV**
Emmanuel COURCOL
Image **Julian ATANASSOV**
Montage **Xavier SIRVEN**
Décors **Severina STOYANOVA**
Costumes **Kristina TOMOVA**
Velika PRAHOVA
Musique **Raf KEUNEN**
Kayolan DIMITROV
Son **Guilhem DONZEL**
Magali SCHUERMANS
Mathieu COX
Casting **Yoana ILIEVA**
Gigi AKOKA
Producteurs délégués **Jean et Anne-Laure LABADIE**
Producteurs **John ENGEL**
Kamen KALEV
Elitza KATZARSKA

Le Pacte